

## L'inconscient qui parle et l'inconscient dont on parle<sup>1</sup>

Dominique Scarfone

En 1923-24, dans « Le moi et le ça » — son dernier grand texte métapsychologique — Freud remet en question le sens systémique qu'il avait donné au terme « inconscient ». Puisqu'une grande partie du moi doit désormais être considérée inconsciente, l'opposition *c/s/ics* ne lui apparaît plus aussi utile. Le sens qualitatif du mot « inconscient » reprend le dessus et Freud se sent obligé de « concéder que le caractère d'être inconscient perd pour nous en significativité. Il se change en une qualité multivoque... »<sup>2</sup> Toutefois, il ne peut s'empêcher de noter que « la propriété conscient ou non est l'unique flambeau dans l'obscurité de la psychologie des profondeurs »<sup>3</sup>. Comment résoudre cet apparent dilemme ?

La voie qu'emprunte aussitôt Freud, dans le même texte, est de s'intéresser non plus à *l'état* conscient ou inconscient, mais au *devenir conscient*, c'est-à-dire au *mouvement* entre *ics* et *c/s*. Ce devenir conscient exige, écrit-il, il de faire transiter les contenus inconscients par les canaux de la perception du monde extérieur, et c'est ce que permet la parole en analyse. Il me semble ouvrir par là, implicitement, le chemin vers une *définition opérationnelle* de l'inconscient dans sa différence avec le préconscient-conscient.

L'inconscient se distingue désormais par l'absence des *qualités* qui sont le propre du conscient. Il faut donc se demander ce que ces qualités permettent (ou ce que leur absence empêche). Ainsi posé, l'être conscient ou inconscient n'est plus une question de présence ou d'absence dans le champ perceptif, mais renvoie à une *fonction* que l'appareil psychique remplit à travers le devenir conscient. En effet, si le devenir conscient demande de passer par la perception, celle-ci n'est pas une fin en soi : elle met « à portée de main », c'est-à-dire qu'elle rend propre à un certain *usage* ce qui jusque-là était inaccessible. Rendre propre à un certain usage, c'est donner un sens, si, comme l'a écrit Wittgenstein, le sens c'est l'usage<sup>4</sup>. Nous dirons qu'est conscient ce qui possède certaines qualités permettant de donner un sens ou un usage, réel ou potentiel.

<sup>1</sup>Article paru sous le titre « El inconsciente que habla y el inconsciente del que hablamos », *Calibán, Revista Latinoamericana de Psicoanálisis*, Vol. 13, n°2, 2015, p. 137-139.

<sup>2</sup> S. Freud, *Le moi et le ça*, *Œuvres complètes*, vol. XVI, Presses Universitaires de France, p. 263.

<sup>3</sup> *Ibidem*.

<sup>4</sup> L. Wittgenstein, *Philosophical Investigations*, Blackwell, 1953, proposition 43.

Mais quel sens ? Et un sens donné à quoi ?

Je propose de distinguer entre un inconscient *non-structuré*, qui se pose comme *question*, comme problème ou énigme, et un inconscient *structuré*, constitué d'un ensemble de *réponses* construites au cours du temps mais qui œuvrent désormais à l'insu du sujet, organisant sa vie fantasmatique.

L'inconscient comme question, non structuré, c'est *la Chose* inconsciente, cette énigme qui persiste dans la rencontre de l'autre humain et que Freud a repérée dès le *Projet* de 1895<sup>5</sup>. De cette *Chose* (*Ding*), sur laquelle Lacan a attiré l'attention<sup>6</sup>, je retiendrai qu'elle est par définition non-symbolisée ; elle n'est donc pas insérée dans une structure, sauf comme béance, trou noir au centre de la galaxie psychique. L'inconscient-question, c'est le refoulé originaire, reste énigmatique du message venu de l'autre et contaminé par le *Sexual*<sup>7</sup>; refoulé parce que résistant à la traduction<sup>8</sup>. L'inconscient-question est donc par essence sexuel. Par conséquent, parler d'un inconscient « structuré » (comme un langage ou autrement), c'est se référer non à cette *Chose*, mais à un inconscient où sont repérables des *formations* agencées en structures qui « habillent » la *Chose* sexuelle<sup>9</sup>. Les formations de cet inconscient-réponse résultent des tentatives de résoudre l'énigme de l'autre (pensons par exemple aux théories sexuelles infantiles) ; des réponses formulées avec les instruments mytho-symboliques que fournit ou impose la culture, tout d'abord à travers la sous-culture familiale<sup>10</sup>.

La face de l'inconscient qui est repérable d'ordinaire par l'analyse, ce sont donc les structures résultant des effets combinés de la *Chose* inconsciente et des formes proposées par la culture. Ces agencements inconscients se reconnaissent par les effets perturbateurs de la *Chose* (rêves, lapsus, actes manqués etc.) Ils ne sont pas une manifestation directe de la *Chose*, mais les indices de sa « force d'attraction »<sup>11</sup> qui dévie le cours « normal » des processus psychiques. Ce cours « normal » n'est évidemment nulle part repérable puisque *tout* humain est habité

<sup>5</sup> S. Freud, Projet d'une psychologie, in *Lettres à Wilhelm Fliess*, Presses Universitaires de France, 2006

<sup>6</sup> J. Lacan, *Le Séminaire. Livre VII. L'éthique de la psychanalyse*, Seuil, 1984.

<sup>7</sup> J. Laplanche, *Sexual. La sexualité élargie au sens freudien*. Presses Universitaires de France, 2006.

<sup>8</sup> Lettre de Freud à Fliess du 6 décembre 1896 in *Lettres à Wilhelm Fliess*, op.cit.

<sup>9</sup> J'ai développé la notion d'habillage in D. Scarfone, L'impassé, actualité de l'inconscient, *Revue française de psychanalyse*, vol. LXXVIII, n° 5, p. 1357-1428. Je tiraïs cette notion de S. Freud, Fragment d'une analyse d'hystérie, *Œuvres complètes*, vol. VI, Presses Universitaires de France, p. 262.

<sup>10</sup> Piera Castoriadis-Aulagnier, *La violence de l'interprétation*, Presses Universitaires de France, 1975.

<sup>11</sup> J.-B. Pontalis, *La force d'attraction*, Seuil, « La Librairie du xx<sup>e</sup> siècle », 1990.

par la Chose inconsciente, quel que soit son fonctionnement psychique. Il n'y a de normalité que comme asymptote ou comme ligne médiane idéale (voire idéologique), chaque culture développant la sienne.

Les formations psychiques inconscientes produites comme réponses ou habillages sont toujours déjà déformés, perturbés par la Chose : symptômes, avec leurs fantasmes sous-jacents ; identifications ; délires etc. À strictement parler, cet « inconscient structuré » appartient, selon la première topique, au préconscient, celui-ci pouvant toutefois être fortement polarisé par l'attraction de la Chose au point de se présenter comme totalement étranger, « en forme de ça ».

L'analyse, la déconstruction, la détraduction de ces formations laissera éventuellement apparaître l'altérité radicale, l'*Unheimlich* — effet plus senti de la *Chose* quand fait défaut l'habillage préconscient. Cela donne des moments de désymbolisation, de désidentification, allant jusqu'à la dépersonnalisation en cours d'analyse. Devant l'indisible de la Chose, le *transfert* prend le relais. Transferts « en plein » ou « en creux »<sup>12</sup>, ces nouvelles expériences de l'exposition à l'éénigme de l'autre — ici incarné par l'analyste — permettront, dans le cadre de l'analyse, de nouvelles traductions ou symbolisations. Celles-ci seront la face structurante (*l'ics-réponse*) de nouveaux refoulements, puisque toute traduction est aussi refoulante et que la Chose (*l'ics-question*) persiste, jamais totalement traduite ou symbolisée.

On a donc un inconscient *qui parle*, fait des tentatives de réponse à un inconscient *dont on parle*, qui, lui, est une question qui se pose sans fin.

Dominique Scarfone

Décembre 2015

---

<sup>12</sup> J. Laplanche, Du transfert: sa provocation par l'analyste, in *La Primauté de l'autre en psychanalyse*, Flammarion, 1997.